

Benigna : histoire villageoise : [suite]

Autor(en): **Zink, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **7 (1869)**

Heft 7

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-180338>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BENIGNA

HISTOIRE VILLAGEOISE

(D'après l'allemand d'Auerbach.)

Si seulement je pouvais pleurer, dit Benigna avec douleur. Et Georges la pressait toujours plus de quitter la maison. Puis elle se leva et dit avec une grande vivacité : « Oui, je vais avec toi. Je prendrai ta main, je suis exaucée. Fais de moi ce que tu voudras, jette-moi en bas les rochers; précipite-moi dans l'eau, fais de moi ce que tu voudras, je te suivrai où que tu me mènes ! »

Mais ils retombèrent assis l'un à côté de l'autre sur le banc, leurs émotions étaient trop fortes, ils ne pouvaient proférer une syllabe. Benigna tenait la rude main de son mari et la portait à sa bouche. Enfin les cloches sonnèrent la sortie du service divin.

« Viens, partons, avant que les gens viennent, » dit Georges avec insistance. Ils se dirigèrent vers la route qu'ils traversèrent et de là, par un sentier à travers champs, ils se rendirent sur la colline vers les hauts noisetiers.

« Je t'ai amenée en ce lieu, dit Georges; depuis trente ans, jour et nuit et partout où j'ai été, les grands noisetiers ont toujours été présents à mon esprit. Ne m'interromps pas, laisse-moi te parler. Ce que toi, tu as fait est horrible. Et moi, de mon côté, ce que j'ai fait, c'est ce qu'il y a de plus horrible au monde. Tu as accablé de tes mépris une personne avancée en âge, et, en retour, tu as dû subir une vieillesse couverte d'injures mille fois plus pénibles. » Benigna tressaillit. « Ce n'est point du tout un reproche que je t'adresse, » dit Georges en la consolant et lui passant la main gauche sur la figure. « J'ai voulu me venger, mais la vengeance est le fardeau le plus lourd qu'il y ait au monde, car il n'est aucune balance où l'on puisse la peser. Je me suis traîné à travers les pays lointains, je suis d'abord arrivé d'étape en étape, jusqu'en Turquie. De retour de ce pays-là, j'ai parcouru la Pologne et la Russie. Plus tard j'ai franchi l'Océan et je suis revenu des pays d'outre-mer. J'ai travaillé tellement que mes membres ont été parfois paralysés de fatigue et néanmoins je n'ai obtenu ni calme ni repos. Il y a maintenant une dizaine d'années que je suis en Styrie, et il y a quatre mois qu'une paille de fer rouge m'a sauté à l'œil. J'ai dû garder le lit et alors j'ai pu réfléchir. J'ai cru que je deviendrais fou, la tête et le cœur me brûlaient, j'ai pensé succomber à mes maux. Une image horrible se présentait sans cesse à moi, j'avais toujours devant les yeux l'indigne moment où d'un coup je jetai à terre la lampe que tu tenais à la main; puis celui où je traversais la route éclairée par la lumière qui venait de ta fenêtre ouverte. Oh! ce souvenir me suffoque. En un mot, j'ai fait le serment, que, si je revenais à la santé, j'irais te chercher, te pardonner, te faire, aussi longtemps que je vivrai, tout le bien qui sera en mon pouvoir. Je dois encore porter mon taffetas sur l'œil, et, du reste, la chose est nécessaire pour que l'on ne me reconnaisse pas, mais je suis en pleine voie de guérison. Oh, que ne puis-je te rendre la vue. Bref, me voilà, et le peu d'années qu'il nous reste à passer ensemble nous les emploierons à nous supporter et à nous soulager l'un l'autre, tout sera oublié, tout sera réparé. N'est-ce pas, tu viendras avec moi et nous vivrons ensemble? Pour toute réponse, Benigna se jeta au cou de Georges qu'elle serra avec effusion sur son cœur.

Georges poursuivit : « Nous ne retournerons pas dans ce village où nous n'avons connu que la douleur; de qui et de quoi prendrions-nous congé? à qui devons-nous des remerciements? Qu'importe à ces gens, ce que nous sommes devenus! Je leur laisse ma provision de marchandises, tu leur laisses ce que tu as, j'ai assez d'argent pour me passer de ces choses. J'ai acquis une honnête aisance par mon travail, j'ai de l'ouvrage en Styrie où je suis chez un bon maître, allons-y ensemble et vivons-y jusqu'à la fin de nos jours. »

— Je te suivrai dans ta nouvelle patrie, répondit Benigna, mais là-bas, dans le village, j'ai aussi trouvé des cœurs et de la bonté, je ne puis les quitter aussi clandestinement et sans leur dire un mot de remerciements. Et Babi qui est devenue mon propre enfant, que deviendra-t-elle, une fois dé-

laissée; elle devra errer d'un endroit à l'autre repoussée de tout le monde et livrée à toutes les séductions. »

Georges se rendit à ces raisons vivement exprimées? il consentit à se rendre à la demeure de Jean le Vannier. A peine avaient-ils arrangé la chose entr'eux, que des voix se firent entendre. « Ah! la voilà avec le marchand de faulx! » Jean le Vannier, sa femme et Babi, qui étaient à la recherche de Benigna, arrivèrent aux grands noisetiers. Ils ne purent revenir de leur étonnement lorsqu'ils eurent appris quel personnage était le marchand étranger. Babi, les larmes aux yeux, supplia Benigna de ne point la laisser. Benigna, du consentement de Georges, pria qu'il fut permis à la jeune fille de la suivre. Jean le Vannier et sa femme accordèrent la chose de grand cœur. Le vannier cependant avait encore une chose à cœur: après un moment de combat sur lui-même il s'écria: « A présent, Benigna, dis-moi en conscience si tu as déjà enlevé le trésor caché que tu as en ces lieux? — « Je n'ai jamais eu de trésor! » répondit Benigna. — « Et pourtant tu nous en as donné un, » dit avec feu la vannière, « à qui d'autre qu'à toi, devons-nous d'être maintenant dans la paix et dans l'aisance! »

Tous rentrèrent au village, où, pour nous expliquer plus explicitement, tous retournèrent à la maison de Jean le Vannier, qui était la dernière du village, de sorte qu'on ne fut vu de personne, ce à quoi Georges tenait essentiellement. Peu à peu, ses idées se calmèrent; il envoya Babi chercher le syndic. Celui-ci venu, Georges lui fit promettre le secret jusqu'après le départ de Benigna; puis il lui remboursa les dépenses de la commune pour l'entretien de Benigna. — « Voilà qui est bien, qui est très-bien, » s'écria celle-ci, « tu as toujours été homme d'honneur, tu as toujours eu le cœur haut placé! » — « Et maintenant, » poursuivit Georges, « je recuse toute réclamation pour dettes, et déclare que tout compte est bouclé avec la commune. »

Lorsque la nuit fut venue, Georges alla chercher son bagage à l'auberge. Quelques instants après, à la lueur de millions d'étoiles, la petite caravane descendit le village, passa devant la maison qu'avait habitée Georges et se rendit en Styrie.

Aujourd'hui encore près de la charmante petite ville de Leoben, on voit une maisonnette élégante sur le penchant d'une prairie à la lisière d'une forêt. Une vieille femme et une jeune fille travaillent ordinairement sur le banc devant la porte de la maison. Le soir, à la sortie des ateliers de la forge, un vieillard vient les rejoindre.

Georges, Benigna et Babi vivent là ensemble. Après tant de malheurs, ils ont trouvé une heureuse issue à leurs maux.

(Traduit par J. ZINK.)

La livraison de février de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE vient de paraître à Lausanne et contient les articles suivants :

I. Schiller, Goethe et les Alpes. — II. Les Alpes vues par Goethe, par M. Eug. Rambert.

III. La formation des corps célestes, par M. le professeur G. Zeuner.

IV. Madagascar: ses luttes politiques et religieuses, par M. C. Cailliate (second et dernier article).

V. Pas de chance. Confessions de mésaventures diplomatiques et matrimoniales. — II. Mes perspectives de mariage, et ce qu'il en advint.

VI. La crise politique dans le canton de Zurich. — I. Vingt années de gouvernement, par M. Ed. Tallchet.

VII. Chronique.

VIII. Causeries parisiennes.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,
à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.